

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Saga de la parole
Cent ans dans les bois d'Antonine Maillet

Michel Lord

Number 25, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1982). Review of [La Saga de la parole : *Cent ans dans les bois* d'Antonine Maillet]. *Lettres québécoises*, (25), 27–29.



La Saga de la parole

Cent ans dans les bois d'Antonine Maillet

« N'ont-ils pas bien gagné ce pied de terre où ils ont enfin pu s'asseoir pour rompre en famille le pain de l'exil, et raconter leurs [. . .] récits à des coeurs capables de les comprendre [. . .] »

Napoléon Bourassa, Jacques et Marie

Il y a, en apparence, quelque chose de paradoxal dans l'oeuvre littéraire d'Antonine Maillet. D'une part, elle se sert constamment du peuple acadien comme source et matériau de base de son oeuvre dramatique et romanesque ; d'autre part, elle refuse qu'on lui accolé l'étiquette d'écrivain régionaliste acadien et revendique le droit d'être reconnue comme écrivain qui parle d'abord et avant tout de la condition humaine. On le voit bien, le paradoxe n'est qu'apparent. Le problème se pose surtout pour ceux qui croient que hors de Paris, Londres ou New York, il n'y a que des régions plus ou moins colonisées culturellement. À ce compte, *Madame Bovary* et *Thérèse Desqueyroux* seraient des romans régionalistes puis-

qu'ils se passent en province. C'est, dans le fond, bien davantage le traitement de grands thèmes, le brio de la plume et les qualités formelles ou informelles, en un mot, le style qui fait le grand écrivain. À ce titre, Antonine Maillet ne saurait se ranger ailleurs que dans cette dernière catégorie, n'en déplaise à ceux qui considèrent son oeuvre comme facile et alimentaire.

Il n'en reste pas moins que son oeuvre est fortement ancrée dans la réalité historique et légendaire de son Acadie natale. *Pélagie-la-Charette*,¹ roman qui lui avait valu justement une consécration internationale, nous faisait revivre une sorte d'odyssée, celle d'un peuple défait, éparpillé qui, à l'image

du peuple juif ou du peuple troyen, partait à la recherche de sa terre promise. Une lente remontée vers le pays d'où les Anglais les avaient chassés quinze ans auparavant conduit Pélagie et sa bande à travers une longue suite d'aventures picaresques.

Ce récit de voyage est une longue chevauchée dans une charrette, symbole de vie et de mort qui n'est pas sans rappeler *La Charrette* de Jacques Ferron. Cet attelage est conduit par une femme, Pélagie, qui incarne le souffle de vie et par un homme, le vieux sage Bélonie qui, aux portes de la mort, entretient la vie en contant les légendes de la baleine et de Tit-Jean. *Pélagie-la-Charette* est en fait le récit d'une quête

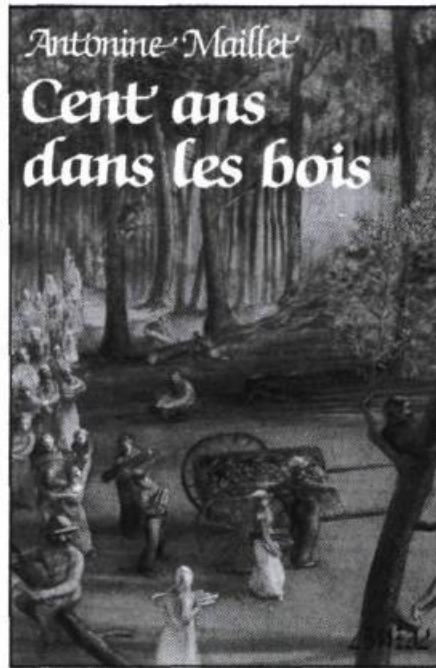
non pas uniquement d'un pays perdu mais bien davantage d'une quête de la parole : en elle gît le désir de pérennité, à seule fin de connaître le plaisir de conter une histoire, entre autres celle de la vaillante Acadie, dispersée puis rassemblée à nouveau dans un grand reste de courage.

Un hiatus de cent ans sépare la fin de l'épique *Pélagie-la-Charrette* et le début de ce que l'on peut considérer comme sa suite : *Cent ans dans les bois*². Contrairement au roman précédent qui se déroule sur une période de dix ans à travers une Amérique hostile, l'action de ce dernier roman se situe en pleine Acadie du bord de la mer, à l'orée d'un bois d'où l'on vient à peine de sortir. Il s'échelonne de la fin du printemps 1880 à la fin de l'été 1881. C'est, en fait l'histoire du premier grand réveil national acadien depuis le retour de Pélagie première pendant les cinq saisons qui précèdent l'éclosion d'une prise de conscience collective : celle de la première convention acadienne en 1881.

Toutefois, avant d'être proprement historique, le roman plonge ses racines dans la légende et l'oralité, c'est-à-dire la mémoire collective colportée par les conteurs, seule source documentaire possible pour réimaginer la vie d'un peuple privé d'écoles pendant des générations. De fait, au tout début du récit, le narrateur croit nécessaire de faire une distinction entre l'histoire et le conte :

Et la différence entre le menteur et le menteux, dans mon pays, est la même qu'entre l'historien et le conteur : le premier raconte ce qu'il veut ; l'autre ce que vous voulez. Mais au bout d'un siècle, tout cela devient de la bonne pâte à vérité. (p. 13)

Cette histoire puise donc abondamment aux sources de la tradition orale qui, à l'inverse de l'Histoire, transforme la réalité en quelque chose de merveilleux, un merveilleux qui à son tour façonnera la réalité. Le narrateur cherche ainsi à rapailler des bribes de discours éparpillés. « [...] les menteux seuls gardaient au fond de leur besace assez de paroles entières ou fractionnées pour reconstituer le vitrail où se mire le monde » (p. 14). Ce choix, que d'aucuns qualifient de fol-



lorique, relève davantage de l'esthétique et même de l'éthique. Comment, en effet, mieux parler d'un peuple qu'en empruntant aux gens qui l'ont façonné par l'imagination, les conteurs, les éléments du discours narratif que l'on tient sur lui. Un peuple en gestation a besoin de ses chansons de geste, toute proportion gardée.

Mais de quoi s'agit-il au juste dans ce récit ? Précisément d'une *quête* d'un trésor doublée d'une intrigue amoureuse, autre forme de quête. Les LeBlanc savent qu'ils possèdent quelque part un coffre au trésor — c'est la tradition orale familiale qui traîne avec elle ce vieux souvenir. Dès leur sortie du bois, les gens du Fond-de-la-Baie, Jaddus, le mari de Pélagie-la-Gribouille en tête, choisissent douze chevaliers qui partiront à la recherche du trésor. « [...] douze chevaliers sans peur et sans reproche, dignes d'entreprendre la quête du trésor » (p. 53). Un mélange de Jason à la conquête de la Toison d'or et de Don Quichotte, « Jaddus [...] était promu chef de clan des LeBlanc, chercheurs de trésors et pourfendeurs de moulins à vents » (p. 57). Pélagie est toutefois le véritable chef, l'âme de l'expédition, comme son ancêtre Pélagie-la-Charrette l'était cent ans plus tôt. L'aventure malheureusement tourne court car les héros ne trouvent dans les sables des dunes qu'un baril de vin blanc et s'en gavent gauloisement. La quête, qui déjà prend une tournure ironique, reste en suspens.

L'arrivée d'un étranger vient déranger l'ordre dans la baie. Rejeté par la mer, ce Français viendra en quelque sorte féconder la terre acadienne en ouvrant une école et en permettant aux Acadiens de renouer avec l'écriture après cent ans d'oralité. Il s'agit, ni plus ni moins, d'une partie du trésor ancestral qu'ils viennent de récupérer comme la suite du récit nous le montre : pour mettre à profit leurs nouvelles connaissances, les gens de la baie jettent à la mer un baril de lettres pour manifester leur joie à leurs parents de l'Île-du-Prince-Édouard. L'écriture est, par ailleurs, une source de conflit³. Jérôme le conteux voit d'un mauvais oeil l'immixion du Français dans les affaires du pays. « Jérôme est le premier à comprendre. [...] Qu'est-ce qu'un peuple qui sait conter et réciter a besoin de savoir lire ! [...] Les livres contiennent-ils plus que la mémoire ? » (p. 151). C'est le Français qui rédige une lettre qui brouille Pélagie avec tout le monde. Mais, dans l'économie de l'oeuvre, la connaissance de l'écriture s'avère toute positive puisque c'est ce même Français qui ramène les personnages sur la piste du trésor. Grâce à ses investigations, il trouve un vieux papier, le testament de Jean, fils de Pélagie-la-Charrette. On se souvient que le roman précédent avait abandonné ce personnage dans la forêt américaine. Trois délégués partent pour Philadelphie à la recherche de l'héritage. Sur place, ils apprennent que la ville leur appartient. Ils en sont quitte pour de bons gros éclats de rire et se permettent de rêver un instant que les rôles sont inversés et qu'ils pourraient gouverner les Anglais. Voilà pour la première quête, toute empreinte d'ironie.

Sur l'autre versant de l'oeuvre, on retrouve les péripéties d'un amant pour conquérir sa belle. En bref, Pierre Bernard, marin insulaire, aime Babée, fille de Pélagie et Jaddus. Or, la Gribouille n'aime pas les gens de la mer, surtout ceux qui n'ont aucun sang de LeBlanc. Elle préfère voir sa fille épouser un certain Léon le bossu qui possède ses quartiers de LeBlanc et qui reste sur le continent. La Gribouille défend la terre ferme contre la mer meurtrière, transportant sûrement en elle les relents amers de la déportation. Pour elle, la terre est nourricière et c'est pour elle qu'ils sont tous revenus

s'y installer. Il n'est pas question de laisser aller un de ses rejetons à la dérive sur une île. Le récit est si bien mené qu'on ne sait qu'à la toute fin qui va gagner dans cette bataille qui oppose la Gribouille — au nom évocateur — à tout le monde. En fait, il s'agit d'un combat entre la mer marâtre — ce qui est nouveau et surprenant depuis *Pélagie* dans la thématique de l'oeuvre — et la terre mère.

Le dénouement nous plonge en pleine Histoire : la première convention acadienne. Les discours semblent puisés à des sources écrites et dûment identifiées en notes infrapaginales (huit citations de discours et de sermons qui illustrent le passage de l'oral à l'écrit, entre autre). Ces discours donnent raison à Pélagie : « La terre, la croute du sol dont la seule odeur a ramené les Jéportés d'exil ! le voilà le plus grand don de Pélagie à sa descendance » (p. 345). Pierre, quant à lui, donne un discours empreint de pathétique. Rusé, il semble chanter la patrie mais, en fait, défend son amour. Pélagie se laisse attendrir et donne son aval au mariage de Pierre et Babée. Toutefois, Pierre

devra s'installer sur une terre non loin de la mère Gribouille. Le trésor était donc sous leurs pieds, comme dans la fable du laboureur, et la richesse dans l'union, la famille, le grand rassemblement. On peut ajouter dans la langue, source de discorde mais aussi de connaissance et d'amour. L'oeuvre va donc dans un sens assez conservateur, seule chose qui agace mais qui est sauvée par l'ironie, ruse de l'écrivain.

Oeuvre d'envergure, *Cent ans dans les bois* se laisse dévorer tant il est fertile en rebondissements et même en suspens. Les personnages, qui pourtant sont à peine décrits, palpitent dans notre esprit au fil de la lecture. Roman de la parole en action, cette oeuvre restitue la vie d'un peuple à la langue bien pendue. On y chante, se querelle pour tout et pour rien, parle, boit et bouge beaucoup. Historienne de l'imaginaire, Antonine Maillet rejoint à travers les racines de son peuple celles d'un inconscient collectif en quête d'absolu et d'émotions. Elle renoue, en somme, avec la symbolique de *Emmanuel à Joseph à Davit* qui se terminait sur une naissance grosse de promesses.

La vie quoi. Un dernier mot. Pour faire mentir ses détracteurs, peut-être serait-il temps qu'Antonine Maillet se découvre un autre horizon et quitte les frontières de l'Acadie ? □

1. A. Maillet, *Pélagie-la-Charrette*, Montréal, Leméac, 1979
2. A. Maillet, *Cent ans dans les bois*, Montréal, Leméac, 1981
3. André Vanasse a noté la tendance dialectique d'Antonine Maillet dans un article sur *Pélagie-la-Charrette*. Voir *Lettres québécoises*, no. 16 (hiver 1979-1980), p. 15.

UNE COLLECTION NOUVELLE UNE IDÉE NEUVE — UN CHOIX UNIQUE « LE CHOIX DE . . . »

Enfin ! Une approche dynamique de notre littérature !

Des écrivains nous révèlent quelles pages de leur oeuvre parlent le plus et le mieux à leur coeur !

VOTRE CHOIX AURAIT-IL ÉTÉ LE MÊME ?

Procurez-vous chez votre libraire ou commandez par poste chez l'éditeur à 5.95 \$ l'exemplaire :

Série : A.

- | | |
|---|--------------------------|
| 1- Le choix de Victor Barbeau dans l'oeuvre de Victor Barbeau | <input type="checkbox"/> |
| 2- Robert Choquette Robert Choquette | <input type="checkbox"/> |
| 3- Roger Duhamel Roger Duhamel | <input type="checkbox"/> |
| 4- Rina Lasnier Rina Lasnier | <input type="checkbox"/> |
| 5- Simone Routier Simone Routier | <input type="checkbox"/> |
| 6- Félix-Antoine Savard Félix-Antoine Savard | <input type="checkbox"/> |

LES Presses Laurentiennes

C.P. 130
Notre-Dame-des-Laurentides
G0A 2S0

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

Série : B.

- | | |
|--|--------------------------|
| 1- Le choix de Clémence dans l'oeuvre d'Alfred Des Rochers | <input type="checkbox"/> |
|--|--------------------------|

